

LES CAMISARDS

présentés
par Philippe Joutard



a COLLECTION
ARCHIVES

Extrait de la publication

Philippe Joutard est né en 1935.

Il enseigne à l'Université de Provence. Cévenol, issu d'une famille mixte, catholique et protestante, il a consacré l'essentiel de ses recherches à l'histoire, à l'historiographie, et à la tradition orale de l'aventure camisarde.

Parmi ses publications : *Journaux camisards* (10/18, 1965), *Une foi enracinée, la Pervenche* (avec le Pasteur Manen, 1972), *La Légende des Camisards. Une sensibilité au passé* (Gallimard, 1977).

© Éditions Gallimard/Julliard, 1976.

Une étrange révolte

Au premier abord, le contraste paraît grand entre les dimensions de la guerre des Camisards et ses résonances. Voilà une affaire qui dans sa phase active n'a guère dépassé deux ans et ne concerne même pas l'ensemble d'une province. Pourtant, la presse du temps s'est passionnée pour l'événement : certains mois, les périodiques mensuels y consacrent plus de 5 % de leur surface, les maxima se situant même entre 16 et 20 %, alors que l'actualité internationale, en pleine guerre de Succession d'Espagne, est très riche. En dix ans, parurent dix livres sur le sujet, sans compter un gros manuscrit recopié à de nombreux exemplaires, douze brochures dont plusieurs furent traduites en anglais et en allemand, et dix éditions de cartes publiées à Paris, Amsterdam, Rotterdam et Bruxelles. Le traducteur toscan de l'un de ces ouvrages pouvait encore parler, vingt ans plus tard, de la retentissante nouvelle de l'étrange soulèvement [...] qui au début de ce siècle a fait tant de bruit non seulement en France, mais à travers toute l'Europe. Ensuite, l'intérêt ne cessa guère, comme le montrent à la fois la quantité des ouvrages publiés sur le thème (près de 300 jusqu'à nos jours) et la qualité de ceux qui furent attirés par le sujet : Marivaux, Voltaire, Malesherbes, le chansonnier Béranger, Balzac, Eugène Sue, Alexandre Dumas et Michelet, pour ne citer que les plus connus. D'une résistance protestante qui a duré trois quarts de siècle, s'est étendue de la Saintonge au Dauphiné, et a revêtu la plupart du temps une forme non violente, c'est le seul épisode avec la révocation de l'édit de Nantes qu'ont retenu les manuels et les grandes histoires générales. Jamais un mouvement populaire en France, en dehors d'évène-

9 Une étrange révolte

ments de la Révolution de 1789 et, évidemment, de la Commune de 1871, n'a suscité une telle production imprimée.

Le premier but de cet ouvrage est d'expliquer cette fascination : elle se comprend aisément si l'on considère la nouveauté et l'étrangeté d'un épisode qui ne se réduit à aucun modèle traditionnel, ni guerre de religion du XVI^e siècle, ni révolte populaire de croquants et de nu-pieds : en particulier, à la différence des autres émotions populaires, la guerre des Camisards a largement dépassé les quelques semaines et connu des succès non négligeables : mobiliser deux maréchaux de France et se terminer par des négociations entre l'un d'entre eux et de modestes artisans, ce n'est pas courant. Ajoutons qu'elle est porteuse d'une symbolique suggestive. Dans cette lutte apparemment inégale, le pot de terre semble l'emporter un moment sur le pot de fer, ou, pour employer une image biblique dont les insurgés avaient parfaitement conscience, David une fois de plus part à l'attaque de Goliath.

C'est sans doute la raison pour laquelle, aujourd'hui, les protestants en font le symbole de leur combat passé pour la liberté de conscience. Dans les Cévennes où la tradition orale est encore relativement riche, les informateurs baptisent camisardes toutes les manifestations de la résistance protestante, pacifiques ou guerrières, qu'elles se situent en 1686, en 1703 ou en 1744. Pourtant, au XVIII^e siècle, les responsables de la communauté réformée en France ou à l'étranger prenaient bien soin de se désolidariser des Camisards et les opposaient à leurs prédécesseurs et à leurs successeurs. Qui a tort, la tradition orale qui unifie et confond, ou l'historiographie réformée du XVIII^e siècle qui différencie? Continuité ou rupture, c'est une question que les pages qui suivent voudraient élucider. J'ai donc volontairement inscrit cette révolte dans la longue durée d'un comportement de refus : depuis la veille de la Révocation jusqu'à la tolérance de fait des années 1760-1770. Comprendre pourquoi l'insurrection armée a éclaté dix-sept ans après

l'édit de Fontainebleau et non immédiatement, établir les liens entre prophètes camisards et prédicants de 1686 ou pasteurs d'après 1715, voir comment la guerre des Cévennes a continué à peser sur le pays, même après sa fin, tels sont les buts des deux premiers chapitres et du dernier. Il n'était pas non plus inutile, même si l'on admet l'importance du phénomène camisard, de rappeler que la résistance du petit peuple protestant des campagnes n'a pas commencé en 1702 et qu'elle ne s'est pas arrêtée en 1710. Autant que l'originalité de l'insurrection cévenole, la persistance de ce refus de céder mérite d'être mise en valeur; refus qui n'est pas le fait de quelques individus, mais celui d'une communauté tout entière pendant quatre générations.

La richesse des documents sur le sujet est un autre centre d'intérêt; elle explique aussi la fortune du thème : habituellement, en effet, lorsqu'une guerre civile met aux prises des adversaires inégaux dont l'un s'appuie sur un appareil d'Etat et possède le monopole des moyens de diffusion, et dont l'autre regroupe, selon la belle expression de Michelet, « ceux qui n'ont pas d'histoire », nous ne possédons qu'une seule version des faits, celle du pouvoir et des classes dirigeantes; c'est en général le cas des révoltes populaires, connues essentiellement à travers les procédures judiciaires auxquelles s'ajoutent quelques rares manifestes. Or ici, les insurgés peuvent faire entendre leur voix, sinon à égalité avec les autorités, du moins avec assez de force pour que l'on comprenne leur attitude. Plusieurs d'entre eux se réfugièrent après le conflit dans des pays amis; ils se sentaient toujours prophètes, mais ils furent peu appréciés et certains eurent même maille à partir avec la justice anglaise. Pour les défendre, des amis décidèrent de recueillir leurs dépositions et celles de leurs partisans; puis ils les publièrent en 1707 dans un ouvrage intitulé Le Théâtre sacré des Cévennes ou Récit des diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie de la province du Languedoc. Plus tard, on retrouva les mémoires plus détaillés mais composés dans

11 Une étrange révolte

la même intention de deux des principaux inspirés, Abraham Mazel et Elie Marion.

D'un autre côté, le restaurateur du protestantisme après 1715, Antoine Court, voulut écrire à son tour une histoire des Camisards. Mais au lieu de recopier ses prédécesseurs, il utilisa la technique très moderne de l'enquête : il rechercha ainsi les témoignages des acteurs encore vivants, par exemple celui d'un brigadier de Cavalier, Bonbonnoux, devenu son compagnon. Il récolta en même temps les journaux de raison ou les mémoires de l'époque, comme celui d'un bourgeois de Calvinsson : plus de 2 000 pages sont ainsi conservées dans les dossiers de Court déposés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. A ces sources, il faut joindre toutes les pièces saisies sur les protestants arrêtés, copies de sermons, prières, ou méditations prophétiques. Cavalier, le chef camisard le plus connu, a lui aussi rédigé ses souvenirs : malheureusement il lui fallait s'adapter à ses protecteurs anglais, et l'image qu'il donne de la guerre correspond plus à l'attente de ces derniers qu'à la réalité. Les phénomènes prophétiques ont ainsi été soigneusement cachés. C'est donc ici un témoignage sur le malentendu avec le monde protestant étranger avant d'être un document sur l'univers camisard. Voilà pourquoi il sera peu souvent cité.

En revanche, j'ai largement utilisé de modestes archives paysannes. Les renseignements directs sur la période camisarde sont assez rares, mais, en contrepartie, les textes qui permettent de reconstituer le climat spirituel et la piété populaire sont nombreux, tels ceux que Daniel Travier (Saint-Jean-du-Gard) a retrouvés dans un hameau de la Vallée Borgne ou cet admirable carnet de plaintes conservé dans la famille de Mme Colanis (Ardèche). Avec beaucoup de gentillesse, ces deux personnes et bien d'autres m'ont fait pénétrer dans l'intimité des mas cévenols du XVII^e et du XVIII^e siècle en me communiquant ces manuscrits. Dans la mesure où la résistance protestante s'est enracinée dans la cellule familiale, nous atteignons là une dimen-

sion fondamentale de l'histoire que décrit ce livre.

Dans l'autre camp, les sources sont plus classiques; cependant, l'écho suscité par la guerre a multiplié les correspondances privées à tous les échelons, depuis celle de l'intendant Bâville à son frère ou à ses amis jusqu'à de simples religieuses ou des bourgeois moyens qui informent les curieux d'autres provinces.

Sans négliger leurs adversaires, j'ai évidemment privilégié la voix des Camisards et, plus largement, des obstinés religionnaires : on n'a pas souvent l'occasion d'entendre « ceux qui n'ont pas d'histoire ». Toutefois, je me suis efforcé de présenter un échantillon des divers types de documents écrits à notre disposition : ils se situent à des niveaux sociaux et culturels très variés comme l'indiquent les différences de style, certains étant remplis de tournures occitanes et révélant une faible maîtrise du français. Aussi je n'ai pas voulu aggraver les difficultés de lecture en reproduisant les diversités orthographiques; sans hésitation, ni remords, j'ai systématiquement modernisé l'orthographe de tous les textes * pour que ces témoignages puissent être lus par d'autres que les historiens professionnels, et en particulier par les descendants de ceux qui « résistèrent ». Je crois, d'ailleurs, que ces documents, par-delà les frontières confessionnelles ou régionales, devraient émouvoir tous ceux pour qui « le mot non fermement opposé à la force possède une puissance mystérieuse qui vient du fond des siècles ».

Il n'est pas incongru, en effet, d'appliquer à ces combattants pour leur foi l'admirable formule par laquelle Malraux définissait les maquisards du plateau des Glières : « Ce non du maquisard obscur collé à la terre pour sa première nuit de mort suffit à faire de ce pauvre gars, le compagnon de Jeanne et d'Antigone... l'esclave dit toujours oui ¹. »

* Le travail avait d'ailleurs été déjà fait pour la plupart des documents édités au XIX^e siècle, d'où une diversité supplémentaire qui ne doit rien aux différences culturelles du temps et interdisait de toute façon le respect intégral de l'orthographe originale.

1. Voir notes p. 241.

13 Une étrange révolte

**De la résignation
à la résistance**

Au XVII^e siècle les protestants français n'atteignaient pas le million¹. Selon la Discipline ecclésiastique adoptée dès 1559 et qui subsista avec quelques modifications jusqu'en 1685, ils étaient organisés selon le système « presbytéro-synodal ». A la base, l'église locale était dirigée par un consistoire composé du pasteur et des anciens désignés par cooptation. Au-dessus, les colloques, puis les synodes provinciaux regroupaient des représentants, laïques et pasteurs de chaque église locale. Enfin, au sommet, le synode national assurait la cohésion doctrinale du protestantisme français.

A l'intérieur du royaume, les réformés étaient très inégalement répartis à la fois géographiquement et sociologiquement. Dans le nord de la France, ils étaient disséminés et fortement urbanisés : près de la moitié habitaient les villes. Dans le Midi, ils formaient des groupes plus compacts et à base rurale. Ils devenaient même majoritaires dans les Cévennes et la plaine avoisinante : là s'aggloméraient aux dires de Bâville, l'intendant du Languedoc, près de 200 000 religieux. Dans la montagne cévenole elle-même, ils formaient 90 % de la population, autour de Nîmes 85 %, et encore les 2/3 dans la ville. Plus au nord, dans le Vivarais, les protestants étaient plus dispersés. Ils se concentraient cependant autour de la vallée de l'Eyrieux et dans Boutières où ils constituaient les 2/3 de la population. De l'autre côté du Rhône, dans le Dauphiné, la situation était analogue : une densité protestante moyenne beaucoup moins forte qu'en Languedoc, mais quelques concentrations autour de Dieulefit et Bourdeaux et dans le Diois.





Cévennes - Bas-Languedoc, Vivarais, Dauphiné, c'est dans cette zone que se situe l'essentiel des manifestations de résistance que nous présenterons. Les liens entre les trois pays ont été constants. Là, on prend mieux conscience que le protestantisme n'est pas seulement une religion, mais une culture qui influence l'ensemble de la vie des populations et accentue encore les différences avec les voisins catholiques. Dans le domaine de la langue d'abord : jamais le culte ne fut célébré en langue d'oc et il n'y eut pas de traduction de la Bible en occitan, ni de sermons. De simples paysans étaient donc plus ou moins encouragés au bilinguisme. Si, dans l'ensemble, ils ne parlaient pas le français, du moins le comprenaient-ils : les auditeurs plus tard s'émerveillèrent d'entendre des paysans illettrés faire un discours en français³, y voyant le signe de l'intervention de l'Esprit saint, mais il ne se posent jamais le problème de la compréhension des auditeurs. De même, la première des prophétesses, Isabeau Vincent, qui sera longuement évoquée plus loin, se moquait des prières en latin que vous n'entendriez pas quand vous les réciteriez vous-mêmes³, ce qui implique qu'il n'en est pas de même pour le français. Le langage courant des protestants semble aussi avoir été influencé par la fréquentation prolongée de l'Ancien Testament⁴. N'est-ce pas de cette façon que pendant la guerre des Camisards, à Sauve, on reconnut les révoltés malgré leur déguisement de soldats royaux? De plus, les consistoires se sont efforcés d'éliminer des manifestations de cultures populaires assimilées au paganisme comme les feux de la Saint-Jean et plus largement toutes les fêtes de saints, la danse ou le charivari, sans parler des pratiques magiques. La réussite n'a certainement pas été totale : nombre de coutumes ont subsisté souterrainement. Tout au moins, ont-elles été refoulées assez profondément pour que l'apparence extérieure fasse éclater le contraste entre villages catholiques et village protestants.*

* *Infra*, p. 172.

L'alimentation même est signe de différenciation par l'intermédiaire du refus du maigre. Cet interdit, qui aujourd'hui peut sembler secondaire, figure pourtant dans le catéchisme de Drelincourt si populaire à l'époque chez les protestants, parmi les raisons de ne pas adhérer à la Communion romaine dans le même paragraphe que le culte des saints et le salut par les œuvres^b.

La politique de Louis XIV

Est-il besoin de rappeler longuement la politique protestante de Louis XIV jusqu'en 1685, sinon pour réfuter l'explication encore trop souvent donnée des origines de la révocation de l'édit de Nantes : le roi vieillissant, influencé par Mme de Maintenon et son confesseur, voulant racheter son passé et faire son salut sur le dos des protestants. La chronologie de la persécution contredit cette théorie, car dès le début de son règne, dans un temps où les préoccupations religieuses ne le troublaient pas beaucoup, Louis XIV fit expérimenter la plupart des mesures de contraintes violentes qui précéderent la Révocation, en particulier les fermetures de temples et même les tristes dragonnades^b. De 1669 à 1679, les protestants obtinrent un sursis relatif qui correspond à la période de la guerre de Hollande. Le roi ne voulait pas donner le sentiment à l'Europe réformée que sa lutte contre les Provinces-Unies était une croisade antiprotestante, et il espérait sans doute parvenir à faire disparaître par la douceur « l'hérésie de Calvin », grâce à la caisse de conversion, par exemple, qui accordait aux nouveaux convertis des aides pécuniaires. La guerre terminée, le pouvoir reprend sa politique initiale en l'accentuant. C'est dire que les motivations proprement politiques l'emportent largement sur les préoccupations strictement religieuses : montrer à l'Europe catholique que le « grand roi » est plus capable

21 De la résignation à la résistance

*de réunifier la Chrétienté que l'empereur qui vient d'arrêter les Turcs sous les murs de Vienne en 1683 (sans le concours de la France pourtant sollicité), ou le pape avec qui il est en conflit; plus encore, renforcer l'unité politique du royaume et l'absolutisme par l'unité de foi. Ce dernier mobile est largement compris par le personnel administratif, et en particulier par l'un des protagonistes du drame, l'intendant du Languedoc pendant la guerre des Camisards, Lamoignon de Bâville *. Celui-ci l'exprime très clairement en 1698, treize ans après la Révocation, alors que, devant le premier échec de la contrainte, le pouvoir royal hésite et interroge évêques et intendants concernés sur la politique à suivre :*

On a regardé de tout temps la religion comme le lien de la société et le fondement de la paix et de la tranquillité des Etats, c'est elle qui, sur la loi de Dieu et sur les lois de la justice naturelle, entretient l'ordre de la subordination et de la domination pour les hommes, qui donne du poids à l'autorité des uns, qui plie les volontés des autres à l'obéissance, qui unit les sujets à leur souverain par des principes de nécessité et de conscience et le souverain à ces sujets par une sollicitude de protection et de conduite [...]

Mais lorsque les sujets ont une religion différente de celle du prince, la domination de l'un ne peut être entière, ni la dépendance des autres. Comme ils ont des principes différents, il est difficile qu'ils concourent toujours unanimement à la même fin; la conscience de l'un peut obliger à commander ce que la conscience des autres croira ne devoir accomplir; il ne peut y avoir entre eux d'union parfaite, le nœud est toujours prêt à se relâcher ou à se rompre, qui fait que la diversité d'opinion et de créance est une source de dissension

* Bâville (1648-1724) appartenait à la grande famille parlementaire des Lamoignon. Son père fut Premier Président du Parlement de Paris. Son frère, avec qui il correspondit régulièrement, président à mortier de la même cour. Lui-même fut intendant du Languedoc de 1685 à 1718.

et de discorde; que les schismes spirituels produisent d'ordinaire les schismes civils, je veux dire les factions et les guerres domestiques ou étrangères, et que toute la puissance du souverain doit s'appliquer à réduire surtout en matière de religion toutes les divisions à l'unité, quand il le peut, sans hasarder son autorité et sans troubler l'économie de son Etat [...]. Encore que cette maxime convienne aussi bien aux princes hérétiques qu'aux catholiques, il est certain pourtant que de toutes les religions, la catholique est la plus douce et la plus paisible, soit parce qu'étant supérieure aux autres par sa vérité, par son ancienneté, par son étendue, elle n'a pas besoin de faire comme elles de si grands efforts pour se soutenir, soit parce qu'elle inspire à ceux qui la suivent des sentiments plus humbles, plus patients et pour les puissances que Dieu a ordonnées; soit parce qu'étant née et sortie pour ainsi dire du sein de la charité et de la grâce de Jésus-Christ, elle conserve encore la douceur de son origine, au lieu que les hérésies étant d'ordinaire filles de l'orgueil, de l'ambition ou de la colère de ceux qui les ont produites, elles retiennent toujours un peu de leur agitation et de leur inquiétude ⁷.

Thème que ne désavoue pas plus tard Voltaire lorsqu'il justifie implicitement Louis XIV en accusant les protestants d'être républicains ⁸.

Il ne faut pas perdre de vue cette conception pour comprendre l'attitude d'autorités qui voient dans les « opiniâtres » même pacifiques, non pas des gens qui défendent leur foi, mais des rebelles au souverain et des séditeux.

La résignation protestante

A partir de 1680 donc, la position des protestants devient intenable. Pour évoquer le calvaire de tout un

23 De la résignation à la résistance

Une étrange révolte :
deux ans de guerre ouverte dans une province
du Grand Roi, le soulèvement
d'un peuple de paysans et artisans décidés
à témoigner pour leur foi suffisent
à inquiéter la monarchie, à alerter l'Europe,
à fasciner, pour deux siècles, les historiens.
Ces Camisards, qui sont-ils? des prophètes?
des fous? des simulateurs? des agents de l'étranger?
L'épopée a laissé derrière elle ses témoignages.
A travers eux, Philippe Joutard dessine,
des prédicants aux guerriers inspirés et aux pasteurs
du Désert, la longue durée d'un comportement
culturel et l'originalité d'une révolte
qui n'a pas cessé d'être inconcevable.



9 782070 294114

Extrait de la publication

ISBN 2-07-029411-0

A 29411



58 FF tc